

ALPHONSE KARR.

LES
GUÊPES

AVRIL.

PARIS
RUE NEUVE-VIVIERNE, 40.

—
[1844]

Imprimerie Lange évy et C^e, rue du Croissant, 16,

Sommaire.



Histoire d'un M. auquel il manquait trente-quatre sous. — Sur la propriété littéraire. — M. Berville. — M. Chaix-d'Est-Ange. — M. L'Herbette. — M. Durand de Romorantin. — M. Hugo. — M. de Lamartine. — De M. Granier de Cassagnac et des Colonies. — Histoire de M. M* et d'un commissaire de police. — De Mlle*** et de trente poupées. — Un mot d'ami sur M. Villemain. — De la walse à deux temps. — Des Mi-**

racles du puits de Grenelle. — Une histoire d'un voleur. — D'une femme du monde. — D'un soulier et d'une maison suspecte. — Sur les fortifications. — A quoi tient un vote. — — M. Thorn. — Les fleurs des critiques et des romanciers, et en particulier, de quelques fleurs de M. Eug. Sue. — Un œillet. — Un mot d'amie. — Un distique sur un avocat. — De la tyrannie et de l'inviolabilité de MM. les comédiens. — La vérité sur Mlle Ellsler aux Etats-Unis. — Mme Stoltz et Mlle Loève. — Le timbre, les guêpes et les cachemires. — De l'éloquence du palais. — M. Léon Bertrand. — — Deux nouvelles étoffes. — L'exposition de peinture.

Pour cette fois , je commence bien. — J'ai envoyé mon sommaire aux journaux, et on me fait remarquer que je suis coupable d'un délit. — La loi est formelle.

J'ai dit trente-quatre sous , j'en ai le droit dans mon volume , mais dans les annonces je dois dire 70 centimes. — Dans un pays où 400 hommes passent leur vie à faire des lois avec d'autant plus d'empressement, que pour les uns , —leur âge , leur fortune et leur position ne les soumettent pas aux lois qu'ils font ; — que pour les autres, — tous avocats , toute loi enfante des procès , — il est impossible d'aller de l'église Notre-Dame-de-Lorette

au boulevard sans avoir contrevenu à deux ou trois lois et à cinq ou six ordonnances.

Ainsi, si un libraire, — par fantaisie, s'avisait de mettre dans les annonces qu'il ferait d'un livre de M***, ces deux vers qui se trouvent dans l'ouvrage :

Le soleil se levait dans une vapeur bleue
Au bout d'un chemin vert long de plus d'une lieue.

Il voudrait bien dire :

Le soleil se levait dans une vapeur bleue,
Au bout d'un chemin vert long de trois mille neuf
cent 98 mètres.

Autrement, — ceci n'est pas une plaisanterie, — il peut être poursuivi et condamné.

J'ai quelque raison de m'alarmer à ce sujet, — parce que la semaine ne m'a pas été favorable. — J'ai été condamné à la prison pour la garde nationale, et au timbre par je ne sais

quel tribunal. — Par suite de quoi mon premier numéro sera timbré. — Avec quelque pureté de cœur que je me réveille chaque jour, j'ai, depuis quelque temps, bien du mal à me coucher innocent.



Parlons de l'homme aux trente-quatre sous, — l'homme aux trente-quatre sous (vieux style) est M. Pelletier-Dulas, — élu député à Château-Chinon, — dont l'élection a été annulée par la chambre à cause qu'il s'en faut de un franc soixante-dix centimes — qu'il paie le cens d'éligibilité.



Ce monsieur a paru plus qu'assez audacieux de s'aller ainsi glisser en la compagnie de gens qui paient trente-quatre sous de plus que lui, — on l'a renvoyé avec ses pareils, c'est-à-dire avec des gens qui paient trente-quatre sous de moins que M. Auguis. — Si M. Auguis lit les *Guêpes*, il doit rire dans sa barbe de ce que je le prends ici pour exemple.



Toujours est-il que M. Pelletier-Dulas, — qui, avec trente-quatre sous de plus, — eût fait des lois pour les autres, s'est eurentourné à Château-Chinon subir les lois qu'il plaira de faire à ceux qui ont trente-quatre sous de plus que lui. — Et, s'il veut parler en public, il sera obligé de se faire membre de quelque société philanthropique ou scientifique, ou patriotique ou religieuse, — toutes ayant divers prétextes, — mais n'ayant qu'un seul et même but, — ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dénoncer,

à savoir : de monter sur quelque chose et de parler devant d'autres gens.



C'est pourquoi — je suis décidé à ne plus laisser faire cette vieille plaisanterie usée sur la loquacité des femmes — à une époque où les hommes feignent une foule de goûts, de vertus, de vices, de sciences, de missions, de devoirs, etc., pour se rassembler dans des endroits et y parler, d'abord chacun à son tour, au commencement des séances, puis tous à la fois, pour ne pas perdre de temps à écouter.



DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

[Une des plus grandes preuves de l'amour de la parole dont sont possédés les gens en ce temps-ci, est sans contredit — la ridicule discussion sur la propriété littéraire.

Je commencerai par dire que je suis aussi désintéressé dans la question que M. L'Herbette ou M. Chaix-d'Est-Ange — qui n'écrivent pas.

Si j'avais eu besoin ou désir d'argent, — j'aurais fait un tout autre métier que celui de poète, — métier auquel je ne demande que l'indépendance, — la paresse et la dignité, — acceptant comme argent trouvé — celui qui me revient de mes vers ou de ma prose.

De quoi je donnerai pour preuve, — seulement en ce qui regarde *les Guêpes*, — que depuis un an et demi que je les publie — je n'ai jamais prétendu tirer aucun bénéfice des reproductions qu'en ont fait les journaux de Paris et surtout de la province, — ne suivant pas en cela l'exemple de mes confrères de la société des gens de lettres, — société sur laquelle je me suis suffisamment expliqué — dans mon volume du mois de mai 1840 — (page 55).

Que j'ai refusé formellement de joindre à mon volume quelques pages d'annonces, — pour lesquelles on m'offrait d'assez fortes sommes, — ce que je ferai seulement à prendre du mois prochain, — pour m'aider à payer le timbre, auquel j'aurai à donner six cents

francs par mois, — ce que je serais assez embarrassé de faire sans cet expédient.



J'avais proposé une loi, — claire et simple suffisamment :

La propriété littéraire est une propriété.

M. de Lamartine et quelques bons esprits étaient de mon avis ; — mais ils n'ont pas osé proposer à la Chambre quelque chose d'aussi raisonnable et ils ont pris un terme de cinquante ans qui a été repoussé.



On ne peut, — disait-on, — assimiler les

œuvres de l'esprit et de l'intelligence aux propriétés grossières et matérielles ; — ces œuvres appartiennent à la société.

Tudieu, messieurs, quel respect aujourd'hui et quelle humilité, — cela ressemble beaucoup à l'action de Jacques Clément qui se met à genoux pour mieux poignarder Henri III.



La société, — qu'entendez-vous par ce mot ? Qu'est-ce que la société a en commun ? — La société qui profitera des œuvres de l'esprit ce sera, dans vingt ans, — un libraire, — un marchand de quelque chose ; — ce sera un Lebigre ou un Ledentu d'une autre époque. — Hélas ! — hélas ! — mes bons messieurs de la Chambre, — je vous le dis, en vérité : — c'est une loi agraire que vous nous proposez là ; — c'est un partage des œuvres de l'intelligence ; — et, — je suis forcé de le faire remar-

quer, — messieurs mes représentans, — j'ai toujours vu que les gens qui criaient le plus fort pour le partage étaient ceux qui mettaient le moins à la masse. — Les lois agraires n'ont jamais, à aucune époque que je sache, — été présentées par les gros capitalistes et les riches propriétaires. — Je ne pense pas que M. Roy — ou M. de Boissy — soient fort partisans d'une loi agraire, — messieurs. — C'est un rapprochement qui n'est peut-être pas très heureux pour vous, messieurs.



Je l'ai déjà dit, — ce n'est pas la chose en elle-même qui me frappe ; — pour moi, je n'ai jamais demandé beaucoup d'argent à la littérature, — et je puis, quand je voudrai, gagner ma vie à deux ou trois autres métiers que j'ai appris. — Je suis jardinier et laboureur, — et je compte pour un bon travailleur sur les bateaux de pêche d'Etretat,

■ Mais je prends en grande pitié — ces pauvres gens qui s'intitulent conservateurs, — et auxquels on a tant de fois demandé déjà avec raison : — *Mais que conservez-vous donc ?*

Voici que l'on attaque la propriété, — par un de ses côtés, il est vrai, les moins respectés, — mais quoi qu'il en soit, — c'est toujours la propriété.

Et il ne s'est pas trouvé, à la Chambre, un homme pour dire ;

« Messieurs, — il n'y a pas plusieurs sortes de propriété, — la question qui nous est soumise n'existe pas, — la propriété littéraire est garantie par les lois, déjà au moins assez nombreuses sur la propriété. — Nous n'avons rien à faire, — si nous faisons une loi sur la propriété littéraire, il n'y a pas de raison pour que nous ne fassions pas une loi spéciale sur toutes les formes de la propriété ; — et je vous propose une loi — sur chacune des formes que voici :

Sur la propriété des chapeaux,

— la propriété — des melons-cantaloup,
Idem. maraichers.

Sur la propriété des abricots,

Idem. des prunes,

Idem. des pêches,

Idem. — à l'eau-de-vie,

Sur la propriété des pommes de reinette —
blanches.

Idem. de reinette
grises,

Idem. de calvil.

Idem. d'api.

Sur la propriété de l'habit vert de M. Auguis. »



☞ Accordez, messieurs, aux œuvres de l'esprit, — l'admiration ou le mépris que vous voudrez, — mais comme propriété, je n'admets ni l'emphase de votre éloge hypocrite, — ni votre dédain superbe ; les deux vers dont je viens de trouver la dernière rime, — m'appartiennent juste et sans aucune différence comme la planche appartient au menuisier qui vient de la raboter.



Il y a un monsieur payant 34 sous de plus que M. Pelletier Dulas, — je retrouverai son nom, — je l'espère, — ceux qui liront *les Guêpes* plus tard et qui y verront l'histoire de ce temps-ci, — ne me pardonneraient pas de ne leur avoir pas conservé ce nom.

Ledit monsieur a remarqué — que les poètes avaient plus de talent quand ils étaient plus pauvres, — et qu'il n'y avait conséquem-

ment pas lieu à garantir leurs propriétés, ni à assurer leur fortune.

C'est absolument — comme les huîtres que l'on fait jeûner pour qu'elles soient meilleures à manger ; — comme les pauvres volatiles auxquelles on crève les yeux pour qu'ils engraisseront plus vite ; — comme les carpes que l'on fait cuire toutes vivantes pour augmenter leur saveur.



Pourquoi ? — O mon bon Monsieur, pendant que vous y étiez, — n'avoir pas rédigé la chose en un petit aphorisme, — comme celui de la cuisinière bourgeoise.

Le lapin *aime* être écorché vif, le lièvre *préfère* attendre.

« Le poète *aime* mourir de faim, le député *préfère* manger. »



Mais, messieurs les conservateurs, si vous aviez, faute de mieux, conservé un peu de sens et de raison, — au milieu de la folie universelle, — n'auriez-vous pas remarqué quels terribles argumens vous donnez à l'émeute.

Si moi, par exemple, je croyais et tenais à ma propriété littéraire, — que répondriez-vous à ces paroles que je vous dirais :

Comment vous, — monsieur un tel, — vous me niez la propriété des œuvres de mon esprit, — de ce que j'ai créé, — de ce qui n'existait pas avant moi; — et vous voulez que je reconnaisse votre droit et celui de vos descendans, sur cette belle campagne où vous passez les étés, — sur une portion de la terre, de l'herbe,

de l'eau et des fruits , qui existaient avant vous , — qui existeraient sans vous , — qui existeraient malgré vous , — que Dieu nous a donnés à tous en commun , — sans que rien en indique le partage. — Tandis qu'il a pris la peine de partager à chacun l'intelligence et l'esprit. — Voyez plutôt votre part.



Messieurs, — à dit M. Berville, — il me semble que l'homme de lettres n'est pas trop malheureux : — le président du conseil est un homme de lettres, — le ministre de l'instruction publique est un homme de lettres, — le président du dernier conseil était un homme de lettres, et le rapporteur de la loi est un homme de lettres.

Très bien , M. Berville , — vous en verrez bien d'autres, je vous assure. — Puisque vous

voulez absolument les mettre hors du droit commun, — ils arriveront à tout, — comme cela commence déjà assez bien, — mais ils arriveront comme on entre dans un pays conquis, — en ravageant et en détruisant.

Messieurs les conservateurs, que Dieu vous conserve, car vous vous conservez bien peu vous-mêmes.



Il s'est élevé à la chambre une facétieuse discussion, — qui a donné à MM. Chaix-d'Est-Ange, — L'Herbette et Durand de Romorantin, — une occasion de développer un esprit de galanterie qui doit les avoir mis au mieux dans l'esprit de nos bas-bleus. — Que leurs faveurs leur soient légères.

Ces messieurs voulaient que la femme de lettres fût placée au dessus de la loi qui régit

toutes les autres femmes, — et peu s'en est fallu qu'il ne fût voté cette monstruosité : — « qu'une femme pourrait publier malgré son mari des ouvrages dont il est moralement, matériellement et légalement responsable, — c'est-à-dire des ouvrages dont chaque ligne peut lui amener un duel — ou un procès ruineux. » C'est M^e Dupin qui a sauvé la Chambre de ce vote par trop saint-simonien.



Voici deux vers faits d'avance pour la postérité, que j'ai trouvés l'autre jour au bas du portrait d'un avocat — chez un de ses amis :—

L'avocat C*** D*** était un vrai malin
Qui défendait la veuve—et faisait l'orphelin.



M. Hugo — n'a voulu avoir aucun pour parler avec la Chambre des députés, — il n'aurait pu que répéter à ces messieurs ce qu'il avait déjà dit à une commission semblable, en 1836 :

« Voyons, messieurs, leur dit-il, entendons-
 » nous, mettez-vous d'accord avec vous-mêmes. Vous tenez, selon l'occasion, deux langages parfaitement contradictoires. Lorsqu'il
 » vous paraît urgent d'éloigner les poètes des positions politiques, des chambres, du gouvernement, de toute participation à ce qu'on
 » est convenu d'appeler les affaires, vous déclarez que les poètes ne sont bons à rien, des songe-creux ! des rêveurs perdus dans
 » les nuages ! A quoi servent leurs livres ? qu'est-ce que tout ce fatras ? etc. — Quand
 » il vous plaît de spolier ces mêmes poètes et de confisquer leurs propriétés, oh ! alors
 » vous proclamez que les poètes sont les flambeaux de l'humanité ! Que deviendrait la
 » civilisation sans la collaboration des génies ? quel malheur irréparable si une de ces lumières venait à s'éteindre ou seulement à

» s'amoindrir. Le livre, c'est le pain des in-
 » telligences. Or, la société, qui ne peut pren-
 » dre une gerbe de blé sans la payer, ni un
 » tonneau de vin sans l'acheter, a le droit de
 » prendre le livre et de le voler au besoin à
 » son propriétaire, car la nourriture des intel-
 » ligences est encore plus de première néces-
 » sité pour la société que la nourriture du
 » corps, etc., etc. — Ainsi, lorsqu'il s'agit de
 » nous exclure et de nous annuler, nous
 » sommes inutiles ; lorsqu'il s'agit de nous dé-
 » pouiller, nous sommes nécessaires. Nous ne
 » pouvons pourtant être tout à la fois des rê-
 » ve-creux et des flambeaux, des nuages et
 » du pain, le délassement futile des oisifs et
 » le premier besoin de la société, — ou inu-
 » tiles, ou nécessaires, — choisissez, mes-
 » sieurs. »



Il y a dans le *Journal des Debats* un arti-

de fort remarquable sur la question signé
G..... — c'est-à-dire Laborie.



M. GRANIER DE CASSAGNAC ET LES COLONIES.

Une des branches les plus suivies de la philanthropie, est sans contredit celle qui s'occupe de l'*abolition de l'esclavage*. C'est une assez heureuse idée pour messieurs les philanthropes d'avoir placé les objets de leur commisération à une distance où on a tant de prétextes de ne pas les secourir. Comme je le disais tout à l'heure, à propos des lois agraires, — ce sont, en général, des gens n'ayant point de nègres qui ont une telle ferveur pour l'abolition de l'esclavage. — Cette philanthropie peu dis-

pendieuse, qui ne coûte en général que des phrases, hélas ! trop faciles à faire, a pour but d'émanciper généralement les nègres des autres.

C'est bien commode, en effet, de s'appitoyer sur les nègres de la Guadeloupe, — par dessus la tête de nos pauvres et de certaines classes d'ouvriers. — Je mets en fait qu'on ne trouverait pas un nègre qui consentît à changer son sort contre celui d'un pauvre d'Europe, — ou d'un ouvrier de certaines professions.

Ce qui résumera ma pensée sur ce sujet, — attendu que je n'ai ni l'intention, ni la place, ni le droit de traiter à fonds cette question de l'esclavage.

Toujours est-il que les colonies, en butte, à une grande distance, aux phrases les plus désordonnées des philanthropes de la métropole, — voient à chaque instant leur existence menacée — et font tous leurs efforts pour être un peu soutenues à Paris.

Ce besoin engendre les positions de quelques messieurs qui reçoivent vingt mille francs par an et qui ont pour occupation spéciale de ne pas demander l'affranchissement des noirs.

Je connais un jeune colon qui ne reçoit rien pour cela, mais qui présenta un jour à M. de Tracy, un des plus terribles abolitionnistes, un argument assez embarrassant.

— « Ne craignez-vous pas, messieurs, disait-il, — que votre bienveillance pour les noirs, ne devienne, par son exagération, une grande cruauté pour les blancs, qui ne demandent qu'à être traités par vous comme des nègres. Tenez, monsieur, je vais, moi, vous donner une occasion et d'établir vos principes et de faire une bonne affaire.

» J'ai une habitation qui me rapporte quarante mille francs par an. — Cela vaudrait bien un million, mais grâce aux inquiétudes que donne la philanthropie aux possesseurs des propriétés coloniales, — je vous la donne pour

quatre cent mille francs. — Achetez-là ; faites concourir à cet achat les plus acharnés philanthropes. — Émancipez vos noirs, — cultivez, — récoltez — et la cause de l'émancipation est gagnée à tout jamais.»

M. de Tracy — réfléchit un moment — et répondit :

*Réponse de M. de Tracy — à l'argument
du jeune colon.*

— Hum, hum, hum, — ah ! diable, — il est trois heures. — Monsieur, vous excuserez.....



La position de délégué des colonies plut à M. Granier de Cassagnac, — qui s'en alla tranquillement se faire élire.

M. Janvier, avocat et député, — n'aime pas M. Granier ; — M. Janvier est de son côté délégué des Colonies : — On dit que les loups ne se mangent pas entre eux , — mais ils ne veulent pas non plus manger ensemble. — M. Janvier reçut de M. Lechevalier une certaine lettre de M. Granier, — M. Janvier la lut bas et la donna à M. Auguis — qui monta à la tribune — et en commença la lecture à haute voix sans en avoir pris préalablement connaissance, — de sorte que sans trop s'apercevoir de ce qu'il faisait, — après plusieurs phrases plus que bizarres, — il se laissa aller à lire : *« Je vous débarrasserai de M. Isambert et des autres imbéciles, etc. »*

Ce qui fut jugé peu parlementaire.

Dans la fameuse lettre, — M. Granier se livrait à une confession générale, — il racontait à peu près ce que font beaucoup d'autres , — mais beaucoup plus que ces autres n'en racontent. Aussitôt on cria haro sur le Granier.

La Chambre fut scandalisée. — On cassa

la nomination du conseil colonial, — et M. de Cassagnac redevint Granier comme devant.



Cet incident a fait faire à bien des gens un examen de conscience scrupuleux, — et chacun a trouvé le procédé immoral à proportion des lettres compromettantes qu'il se rappelait avoir mises en circulation.

Tout ceci est bizarre et inconvenant, — mais c'est parfaitement conforme et rigoureusement conséquent aux idées constitutionnelles, — mais patience — nous en verrons bien d'autres; — on m'a déjà offert deux lettres intimes de M. G. — P. — que j'ai refusées, — il y a une foule de gens qui ignorent combien de lâches attaques contre eux viennent échouer à la porte des *Guépes*.

Voici un mot qu'un ami de M. Villemain di-

sait en l'entendant causer l'autre soir : « Mon Dieu que Villemain est donc aimable ? il ne dit pas un mot de ce qu'il pense, il ne pense pas un mot de ce qu'il dit, — mais qu'il est donc spirituel et gracieux.



M. Mac***, citoyen médiocre, monte rarement sa garde, — dernièrement il avait laissé amasser sur sa tête douze jours de prison ; — comme tout le monde, — après avoir échappé vingt fois à la vengeance de la société représentée par MM.— Ripon, — Begouin, Verther, Rostain, etc., et autres gardes municipaux, il fut une fois pris au gîte par un commissaire — dûment escorté et orné de son écharpe.

— Messieurs, vous me permettrez de m'habiller.

— Oui, monsieur, — mais je ne vous quitte

pas, — nous connaissons les tours, — et cette fois vous ne nous échapperez pas.

— Comme vous voudrez, — Joseph, donne-moi des bas.

— Voici les bas que demande monsieur.

— Quels bas est-ce que tu me donnes là ?

M. Mac*** jette les bas sur son lit avec impatience et dit : donne-m'en d'autres.

— En voici d'autres.

— Que diable veux-tu que je fasse de ceux-ci, — tiens, décidément j'aime mieux les premiers.

M. Mac*** va reprendre les bas qu'il a jetés sur son lit, — mais ils sont tombés dans la ruelle ; — il tire un peu le lit, — passe derrière et se baisse pour les ramasser. — Al-

lons, monsieur, — disait le commissaire, — avouez que vous espériez n'être pas encore pris de sitôt. — Vous en avez attrappé plusieurs. — Mais je me suis chargé moi-même de votre affaire, — et je me suis dit : voyons donc le monsieur qui est si malin. — Eh bien ! vous ne trouvez donc pas vos bas ? — c'est singulier, ce qu'on perd de temps à chercher ses bas ; — moi, c'est mon chapeau que je perds sans cesse. — Dites donc, monsieur, ils sont peut-être restés dessus.

Je suis sûr qu'à la fin de ma vie j'aurai passé huit ans à chercher mon chapeau. — Oh ! ça, c'est une plaisanterie.

M. le comte, — relevez-vous donc, — je sais bien où vous êtes, — il ne faut pas un quart d'heure pour ramasser une paire de bas. — Allons donc. — Nous n'en finirons jamais.

Monsieur le commissaire, — dit Joseph, — écoutez un peu.

Le commissaire prêta l'oreille et dit : — Eh ! bien c'est un bruit de voiture , qu'est-ce que ça me fait. — Allons donc , M. le comte , finissez donc , — relevez-vous.

— Mais c'est sa voiture qui s'en va , — dit Joseph.

— Qu'est-ce que ça me fait , — répéta le commissaire.

— Ah ! c'est que M. le comte est dedans , — ajouta Joseph.

— Comment, comment ?

Le commissaire se lève effaré , — tire le lit , cherche , — derrière , — dessus , — dedans , — dans les armoires , — dans la cheminée , — il s'égaré , il perd la tête , — il ouvre deux tiroirs et une tabatière.

— Où est-il ?

Je vous l'ai dit, — dans sa voiture — et loin d'ici maintenant.

Enfin, à force de perquisitions, — le commissaire découvre, — derrière le lit, — une porte très basse, — et très cachée dans la draperie, — qui communiquait avec une autre pièce.



Mlle D***, une de nos actrices les plus célèbres, — aussi spirituelle, dit-on, dans sa vie que dans son talent, — est allée il y a quelques jours au tir de Lepage avec deux hommes de ses amis. — Un moment on s'amusa à considérer les poupées qui servent de but — et on apprécia sévèrement leur forme et leur air. — Alors M. de M*** envoya immédiatement acheter trente de ces petites statuette à la mode — dont les prix varient de 25 à 40 francs, — et elles furent toutes brisées.

DE LA WALSE ET DE LA CONTREDANSE.

Les gens de goût se plaignent de l'invasion de la walse à deux temps qui a été essayée l'hiver dernier, — et est fort à la mode cet hiver; — cette walse est disgracieuse pour les femmes et pis que cela pour les hommes. — Si ceux qui walsent à deux temps, — disait une femme l'autre jour, — se voyaient si ridicules ensemble, — ils ne voudraient plus se retrouver jamais. — La walse à deux temps fait manquer bien des mariages. — Il n'y a pas

d'infidélité ou de caprice qui ne soit justifié par ce mot : je l'ai vu walsen à deux temps.



Il y a deux ou trois ans, — j'ai écrit en parlant de la contredanse et de la figure du cavalier seul — les lignes qui suivent. — Cette figure a été supprimée depuis. — Il ne tient qu'à moi de prendre cette conséquence pour un résultat, — et, en rapprochant les dates, de m'ériger moi-même en réformateur de la contredanse française.



J'ai souvent écouté des gens échanger en dansant des mots — toujours les mêmes — qui semblent faire partie de la contredanse; on

dirait un dialogue enseigné par les maîtres de danse au son de la pochette, et pouvant se chanter sur l'air de la *trénis* ou de la *pastourelle*, et que l'on répète à toutes les danseuses pendant toute une nuit, sans y rien changer. L'été, — en avant deux, — à droite, chassez à gauche, traversez, balancez à vos dames.

— Il fait bien chaud. — Ah ! oui, — ou — mais non. Vous avez une robe rose ; c'est une bien jolie couleur que le rose (variante si la robe est bleue : Vous avez une robe bleue ; c'est une bien jolie couleur que le bleu).

— Avez-vous été beaucoup au bal cet hiver ?

— Il y a beaucoup de bals cette année. J'ai eu le *bonheur* de vous voir chez (nommer une maison dans laquelle il soit du bon ton d'être admis ; il n'est pas nécessaire que vous y alliez réellement).

— Main droite, main gauche, — balancez, — à vos places.

— Finissez par un *jeté battu* et un *assemblé*.

— En avant deux.

— On ne fait plus le dos à dos.

— A vos places, — tour de main.

La connaissance devient plus intime, la phrase monte.— J'adore les cheveux noirs (ou les cheveux blonds, ou les cheveux d'or, selon que la personne est brune, blonde ou rousse).

(— C'est ce que les moralistes appellent :
 « Ces danses mêlées de paroles brûlantes
 » et pleines d'énivremens où l'amour prend
 » les formes les plus séduisantes et achève
 » par la parole ce qui n'est que trop bien
 » commencé par la musique et de *voluptueux*
 » *entrelacemens*. »)

— *Pastourelle*, — conduisez vos dames, —
en avant trois, cavalier seul !

J'ai connu des hommes braves et intrépides, dont le corps était couvert de blessures, des hommes que j'avais vus affronter la mort avec le sourire sur les lèvres et un visage impassible. Eh bien ! à ce moment solennel du cavalier seul, il n'en est pas un que je n'aie vu hésiter, arranger sa cravate, passer sa main dans ses cheveux pour se donner une contenance, s'embarrasser et sentir rougir de honte, de timidité, de peur la cicatrice faite à son front par le sabre ennemi.

En effet , l'espace est là ouvert devant vous ; un espace qu'il faut remplir de grace et d'élégance, devant des yeux qui ne sont distraits par rien. Vous êtes sur un théâtre, sans être plus élevé que les spectateurs. Tous les yeux sont sur vous. Votre habit vous gêne ; vous rougissez rien que de la peur de rougir ; vos yeux se troublent, ne voient plus ; vos genoux flageolent et se dérobent ; il vous semble à vous-même que vous êtes devenu un de

ces pantins dont les jambes et les bras sont mal attachés et prêts à tomber ; votre respiration est pénible et embarrassée.

Vous voudriez que le lustre tombât, sinon sur vous, du moins sur quelqu'un, ou que le feu prît à la cheminée.

Le plus funeste accident vous ravirait pourvu qu'il vînt mettre un terme à votre angoisse.

Vous usez d'une foule de petits subterfuges, vous n'osez regarder ceux qui sont en face de vous. Mais vous êtes embarrassé de sentir que vous baissez les yeux, vous voulez les relever et ils ne vous obéissent pas, ou partout ils rencontrent des regards embarrassans.

Vous avez commencé par marcher, mais vous vous faites des reproches de votre lâcheté ; il faut *danser* franchement, et dans votre élan de courage, vous commencez un pas que vous n'achevez pas ; vous êtes en avance de trois

mesurés; vous avez fini, la musique va encore, vous vous arrêtez en face des deux *dames* : — *le cavalier* médite déjà son pas et s'embarrasse par avance; il aurait pitié de vous, car tout à l'heure il aura besoin de votre pitié; il vous tendrait la main, — mais *les femmes* ! elles vous voient là, rouge, essoufflé, le corps légèrement penché, les mains tendues vers elle, avec un sourire niais et contraint, et elles ne livrent leurs mains aux vôtres pour le tour de main, que quand la mesure viendra l'ordonner rigoureusement.

J'ai appris à danser, et je suis assez habile à tous les exercices; je rencontre parfois, dans les rues, un brave homme, maigre et grélé, qui m'a donné des leçons; ce professeur est danseur et joue les *diabes verts* à l'Opéra quand M. *Simon* est malade. M. *Simon* est premier *diable vert* de l'Académie royale de Musique et a reçu la croix d'honneur en 1838.

Une fois j'ai essayé de pratiquer les leçons de mon professeur.

Mais arrivé au cavalier seul, j'ai appelé la mort de meilleure foi que le bûcheron de la Fontaine.

J'étais si désespéré, que je ne sais si je me serais contenté de la prier de finir, pour moi, mon cavalier seul.

Tout se mit à tourner devant moi : les danseurs avaient des formes étranges.

Le piano ricanait et se moquait de moi.

Les figures des tableaux se tenaient les côtés et riaient aux éclats.

Les bougies dansaient dans les candelabres en me contrefaisant; et le cornet à piston me sembla la trompette du jugement dernier, hélas ! On me jugeait, en effet, un sot et un maladroit.

Tout disparut ; je ne sais comment cela finit, je me retrouvai à ma place près de la

femme que j'avais engagée à danser ; je n'osai plus lui parler, ni la regarder. Je ne voyais pas son visage, mais il me semblait apercevoir du mépris jusque dans ses pieds et dans les plis de sa robe.

Jamais depuis, je n'ai osé m'exposer à un pareil supplice.



ÉLOQUENCE DU PALAIS.

Le 6 mars 1841, devant le premier conseil de guerre de la ville de Paris, M^e Pinède, avocat, a dit : « Le poignard est un instrument odieux ; —il est le symbole de la lâcheté, aussi, *c'est dans d'autres climats qu'on le CULTIVE, mais en France jamais.* »

LES MIRACLES DU PUIT DE GRÉNELLE.

Les bourgeois les plus notables de Paris ont reçu, sous enveloppe, un billet rose dont voici le specimen.

Ministère de l'Intérieur.

Ce billet est personnel.

M _____ est autorisé à visiter, avec sa société, l'intérieur du puits de Grenelle:

Le directeur des Beaux-Arts,
CAYÉ.

Nota. Ce billet n'est valable que pour une

fois, et doit être déposé en descendant. Les cannes, paquets, parapluies et chiens doivent être déposés à l'orifice, chez le concierge du puits.

Beaucoup desdits bourgeois s'y sont présentés, et ont été fort surpris quand on leur a fait remarquer qu'on ne pouvait les introduire, *eux et leur société, dans l'intérieur du puits*, dont l'orifice n'a que quelques centimètres de largeur. — On a eu beaucoup de peine à leur faire comprendre qu'ils avaient été mystifiés.

Lors de l'érection de l'obélisque, — des billets semblables ont été envoyés pour visiter *l'intérieur* de l'obélisque. Après avoir frappé aux quatre faces du monolithe, sans qu'on leur ouvrît, — plusieurs privilégiés s'en sont pris au marchand de dattes qui se tient d'ordinaire à ses pieds de granit.



On vend trois sous par les rues,—avec l'autorisation du préfet de police,— une brochure grise,— dans laquelle on trouve l'anecdote que voici :

« Un riche chaudronnier , demeurant rue Louis-Philippe, 17, le sieur D...., atteint de la goutte, ayant entendu dire que l'eau du puits de Grenelle le guérirait immédiatement, parvint, avec la protection d'un des principaux ouvriers de M. Mulot, ingénieur en chef, à approcher du jet ; il éplit une bouilloire de cette eau bienfaisante et, rentré chez lui, il se préparait à en faire usage lorsqu'il ne fut pas peu étonné de trouver au fond de sa bouilloire un anneau dit alliance en or. Il ouvrit la bague en présence de sa femme ; mais à peine eût-il jeté les yeux sur les chiffres gravés à l'intérieur, qu'il devint presque fou de surprise et de joie. La femme, effrayée de cet état de délire, appela les voisins , et quand le sieur D..... fut un peu calmé, il leur raconta que le jour où il quitta le département du Puy-de-Dôme pour venir à Paris, n'emportant pour toute fortune que l'anneau d'alliance de sa mère, il laissa tom-

der cette même bague dans une espèce de lac très profond, situé au versant d'une des montagnes de l'ancienne Auvergne ; les noms de son père et de sa mère, qui se lisent parfaitement dans la partie concave de l'anneau, ne peuvent lui laisser aucun doute sur l'identité. La science se charge d'expliquer ce que ce brave homme regarde comme un miracle, ou pour mieux dire ce singulier événement ne fait que venir à l'appui de tout ce que les savans ont avancé pour expliquer le jet des puits artésiens. »

« On assure que depuis ce temps une foule de gens se pressent pour recueillir de cette eau souterraine, que l'on continue de vanter pour la guérison des rhumatismes aigus et des douleurs de toute sorte. »

Voilà la littérature que le gouvernement protège et entoure de sa sollicitude éclairée.



UNE HISTOIRE DE VOLEUR.

On a ri beaucoup , ces jours derniers , de l'embarras d'un homme qui , reconnaissant sur le dos d'un voleur un habit qui lui avait été dérobé , prit son voleur au collet, et après une lutte de quelques instans, le lâcha dans la crainte de déchirer son habit.



**M. TH. — D'UNE FEMME DU MONDE, D'UN SOULIER
ET D'UNE MAISON SUSPECTE.**

J'ai parlé déjà d'un Américain qui donne à Paris des bals , dans lesquels il impose une étiquette de son invention, et des conditions humiliantes auxquelles se soumettent les gens les mieux nés et les mieux élevés pour ne pas être exclus des invitations , et j'ai reproché à ces derniers le peu de dignité de leurs concessions. Au dernier de ces bals , M. le duc *** , nom dont la terminaison ressemble beau-

coup à celle du mien, — devait être présenté chez M. Th... par madame de ***. Cette dame arriva dans la maison plus tard qu'elle ne l'avait prévu, — et le duc l'attendit dans un des premiers salons. M. Th... se promenait alors d'une façon toute royale, — jetant un mot aux uns, jetant un signe de tête aux autres, — lorsqu'il avisa M.***, qui se perdait de son mieux dans la foule, pour ne pas être remarqué du maître de la maison avant que la présentation fût faite. — Mais M. Th... alla droit à lui et lui dit : « Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, — comment vous appelez-vous !

Cette question peu convenable en elle-même et fort peu corrigée par l'urbanité de ton avec lequel elle était faite, — troubla un moment M.*** accoutumé à d'autres façons ; cependant il répondit : — je suis M.*** et il prononça son nom, — en ajoutant : je dois vous être présenté par M^{me}****. M. Th., — frappé de la consonnance, et, entendant mon nom, — s'écria : Comment, Monsieur, vous vous permettez de venir chez moi, — après vos plaisanteries....

— Mais, monsieur, — reprit M. ***

— Mais, Monsieur, — répliqua M. Th.

— Je ne vous comprends pas.

— Ni moi, — vous.

— Je suis le duc ***

— Le duc?

— ****.

— Ah! pardon, j'avais entendu un autre nom.

Si vous me connaissiez mon bon M. Th. — vous sauriez, — que je ne vais pas dans le monde, — que je ne vais pas partout, — que mes goûts et ma paresse me rendent peu assidu dans des maisons meilleures et plus haut placées que la vôtre — où l'on m'accueille avec bienveillance, — que je ne me glisse nulle

part, — que je refuse beaucoup d'invitations et n'en ai de ma vie sollicité aucune; — je ne suis pas assez grand seigneur pour pouvoir me permettre de ne pas choisir beaucoup ma société.



Trois femmes du monde, — qui n'avaient pas les mêmes raisons que moi d'être aussi sévères, — furent prises récemment d'un irrésistible désir de connaître la mauvaise compagnie.

A voir l'attrait qu'elle a de ce temps-ci pour les hommes les mieux élevés qu'elle leur arrache, — la plupart des femmes se la représentent comme quelque chose de si ravissant, — qu'elles regrettent presque par fois de ne pas en être, — et qu'elles portent une envie sincère à ces femmes pour lesquelles sont aujourd'hui tous les soins, tous les bouquets,

tous les amours ; — et auxquelles elles reconnaissent une séduction incontestable dont elles voudraient bien deviner les secrets , — pour essayer de lutter avec un peu moins de désavantage.

Ces trois dames se confient d'abord leur désir. — L'une d'elles a un mari indulgent , elle lui raconte la fantaisie bizarre de M^{me} *** , — et, ne le voyant pas trop choqué, avoue qu'elle ne serait pas fâchée non plus de voir également *un peu ce que c'est*.

On se rapproche ; — le mari propose un bal fort risqué dans une maison bizarre ; — on s'effarouche : — d'ailleurs les deux autres femmes n'ont pas des maris aussi commodes ; mais ne pourra-t-on pas , *pour ce soir là seulement*, les remplacer par deux amis sur la discrétion desquels on peut compter.

La chose convenue , on part ; — les femmes sont en domino ; — on arrive , — il faut danser pour ne pas être trop remarquées ; — on danse,

— d'abord pour ne pas être remarquées, — puis on s'anime, — on saute, — le cordon d'un petit soulier de satin noir se casse, et le soulier le plus petit et le plus joli de l'endroit est lancé au bout du salon. Une des princesses du lieu le ramasse et le rend à sa propriétaire qui le remet.

Tout cela allait fort bien, quand le lendemain, — dès onze heures, — une demoiselle Lodoïska — demande à M^{me} de *** un moment d'entretien. — D'abord M^{me} de *** ne connaît pas M^{lle} Lodoïska et ne peut la recevoir ; — mais un mot que la demoiselle lui fait passer ne tarde pas à la décider ; — ce mot disait :

« Vous êtes venue chez nous cette nuit, madame, nous vous avons reçue de notre mieux, — voulez-vous m'obliger à raconter que vous êtes moins polie que nous. »

M^{me} de *** frémit, — ordonne qu'on fasse entrer. — M^{lle} Lodoïska fait quelques questions bienveillantes : — Madame de *** s'est-elle amu-

sée ? — est-elle fatiguée ? — a-t-elle bien dormi ? — M^{me} de *** veut nier sa visite ; — mais on lui rappelle toutes les circonstances , — d'ailleurs, vous voyez , madame , que je vous connais et que je sais votre nom , — sans cela comment aurais-je pu venir vous voir : — j'ai lu , cette nuit , votre nom , dans votre soulier , que vous avez perdu un moment , grace à l'habitude qu'ont les cordonniers des élégantes de mettre leurs noms et leurs titres dans leur soulier , — ce que tolèrent surtout celles qui ont de jolis pieds. — Je viens pour vous rassurer , pour vous promettre un secret inviolable ; — que deviendrait le monde — et surtout que deviendrions-nous , pauvres femmes , si on ne s'entr'aidait pas un peu dans l'occasion. — M^{me} de *** , fort troublée , remercie beaucoup M^{lle} Lodoïska.

— Oh ! mon Dieu ! il n'y a pas de quoi ; — c'est bien naturel ; — et d'ailleurs , je vous rends service aujourd'hui , — j'aurai peut-être besoin de vous demain. — Que dis-je , demain ! mais j'y pense , j'ai besoin de mille francs , — vous pouvez me les *prêter*. — M^{me} de *** , en-

chantée qu'il ne s'agisse que d'argent,—car elle ne savait pas bien ce qu'elle aurait refusé à M^{lle} Lodoïska, dans son extrême confusion,—donne le billet de mille francs à M^{lle} Lodoïska qui sort en renouvelant la promesse du plus grand secret.

Il a été bien gardé,—comme vous voyez, — je le tiens de quatrième main.



SUR LES FORTIFICATIONS.

A QUOI TIENT UN VOTE.

La discussion de la Chambre des pairs, qui n'est pas encore terminée au moment où j'écris ces lignes, — est entièrement conforme à ma prédiction. — Les antifortificationistes — (c'est le barbarisme qu'amène aux Chambres toute loi nouvelle) ont eu sur leurs adversaires un immense avantage et ont démontré, jusqu'à l'évidence, l'absurdité du projet.

Les bonnes gens s'étonnent de ceci, que grâce à quelques bons esprits qui se glissent dans les Chambres, — et en plus grand nombre à la Chambre des pairs, — il arrive pres-

que toujours que les questions importantes sont présentées sous leur véritable jour, — et que, cependant, après que le vrai, le juste et le raisonnable ont été démontrés, les Chambres ont assez fréquemment le malheur de voter le contraire de ce qui ressort évidemment de la discussion.

Il faut dire aux bonnes gens, — d'abord que le nombre fait loi, — et ensuite que le plus grand nombre vote pour ou contre le ministère systématiquement, — et que les lumières qui jaillissent de la discussion (quand elles jaillissent) peuvent avoir de l'influence sur l'esprit des votans, mais pas sur leur vote.

On racontait à la dernière représentation de l'Opéra, qu'un général connu par la protection libérale qu'il accorde aux arts, — avait consulté, dans le vote qu'il a promis, beaucoup moins ses connaissances et son expérience, — que la promesse exécutée d'avance du réengagement de M^{lle} *** à l'Académie royale de musique.

DES FLEURS, DES CRITIQUES ET DES ROMANCIERS,
— *et, en particulier, de quelques fleurs de*
M. EUGÈNE SUE.

Il semblerait que pour être journaliste, — c'est-à-dire pour distribuer chaque jour, sans appel, — la louange et le blâme, aux hommes et aux choses, — pour assigner à chacun son rang et son mérite, il faudrait avoir affermi son esprit par l'étude, son jugement par l'expérience, et son impartialité par une po-

sition acquise assez élevée pour se sentir inaccessible à l'envie. Il semble que le journalisme devrait être réellement un sacerdoce au lieu de se contenter de se décerner à lui-même ce nom comme il fait ; — et se composer d'écrivains émérites — de prud'hommes — reçus et assermentés.

Au lieu de cela, — c'est par les journaux que l'on débute aujourd'hui, et que les plus jeunes gens et les plus inexpérimentés — commencent par attaquer et assiéger par la critique et le dénigrement — les positions qu'ils ne se sentent pas le courage ni la force d'emporter par le travail et le talent.

Aussi n'y trouve-t-on que ce que vous savez, — et ce n'est qu'après sept ou huit années d'autocratie au bas d'un carré de papier, — sept ou huit années pendant lesquelles il a maltraité tous les talens de l'époque, qu'un feuilletoniste — essaie presque toujours infructueusement de donner enfin le modèle après le précepte ; — d'écrire un livre qui montre au

monde ravi, comment il faut faire, et qu'il s'efforce de monter personnellement sur les piédestaux dont il a renversé les statues importunes. Ce sont des tentatives fécondes en avortement, — et si le plus fameux critique de ce temps-ci, — *Gustave Planche*, — a imaginé le titre de *Beatrice deodati* qu'il a fait annoncer sur la couverture des livres mis en vente par le libraire *Gosselin*, il est juste de dire, — qu'il n'a jamais rien imaginé au-delà — et qu'il lui a été impossible d'écrire la première ligne de l'ouvrage annoncé.



M. de Balzac, mon ex-ami, est en ce moment très fâché contre moi, — il est décidé à ne plus me voir, quoique nous soupions quelquefois ensemble, — et quand je me trouve placé devant lui, — pour ne pas tourner les yeux de mon côté, il se prive volontairement de toute la partie de l'univers qui se trouve der-

rière moi. Je n'en dois pas moins dire que, dans la petite revue parisienne qu'il a publiée pendant quelques mois, — il a fait quelques chapitres de critique littéraire fort remarquables — et qui avaient toutes sortes de mérites, — outre celui de venir d'un homme expert en la chose dont il parlait, — et du premier de nos romanciers.



Quand la critique n'est pas faite par un homme de semblable portée, — par un homme qui a fait ses preuves, — et son *chef-d'œuvre*, comme disent les compagnons du devoir, — c'est un métier un peu plus humble que ne semblent le croire ceux qui l'exercent. — C'est, — on l'a dit avec raison, — le métier de chiffonniers qui gagnent leur vie en cherchant des ordures. — Le premier des critiques est immédiatement au dessous du dernier des producteurs, — et le ton de supériorité que prennent

ces messieurs à l'égard de ces écrivains les plus distingués, a pour eux-mêmes le désagrément d'être parfaitement ridicule.



Vous me permettrez, mon cher Eugène, d'être un peu aussi critique et envieux, et de me venger sur quelques unes de vos lignes du succès de vos ouvrages.

Si je parle souvent des fleurs et des arbres, — et des prairies, et des bois, et de la mer, — c'est que c'est là que s'est passée toute ma jeunesse et que se passe encore la meilleure partie de ma vie. — Aussi suis-je fort expert en ces choses, — et n'est-il personne qui me puisse prendre en aucun de mes livres, à donner à une fleur une autre couleur que la sienne, — ou à la faire épanouir en autre saison que celle qui lui a été assignée par la nature. — Je les connais parce que je les aime,

— parce que je vis avec elles ; — si je vous dis aujourd'hui que les cerisiers sont en fleurs, — ce n'est pas un effet de style que je cherche, c'est que j'ai dans mon jardin des cerisiers en fleurs, et que je viens de quitter la plume pour les aller voir un moment, c'est que c'est pour moi un événement et des plus importants, qu'une belle journée de soleil.

Comment, vous — Eugène, — vous qui avez des fleurs et une serre dans votre charmante retraite, — vous avez commis les énormités que voici.

Vous faites fleurir non seulement *l'aubépine* en même temps que les *premières violettes*, mais encore — *l'héliotrope* et le *jasmin*, — vous faites des bouquets dont chacune des fleurs qui le composent est séparée des autres par deux ou trois mois.

Mais je vois la source de votre erreur, — vous êtes un jardinier fashionable, — vous vous en êtes rapporté à votre serre, qui vous

a trompé, — en vous donnant en mars des fleurs du mois de juin et du mois de juillet.



Mais il y a quelque part un homme qui, depuis une dizaine d'années que je fais par-ci par-là quelques livres, — a passé une partie de sa vie à me reprocher de parler trop des fleurs et de parler trop de moi, — qu'il soit content, je vais un peu parler de lui. — Je l'attendais au coin de la première phrase qu'il ferait lui-même.

La fantaisie vous en a donc pris aussi, de parler de vous-même, monsieur — dans les conseils, assez raisonnables du reste, que vous donnez à des jeunes gens, — en leur montrant les écueils de la carrière littéraire et en leur disant : — J'étais bien plus heureux quand *j'étais* OBSCUR ET IGNORÉ, — quand je voyais le soleil à travers la *clématite* ROSE de ma fenêtre.

Je ne ferai pas remarquer— l'ambition de ce temps passé *j'étais*, — mais je vous dirai : — que vous me semblez mettre de côté quelques lambeaux des livres que vous déchirez, un peu comme les tailleurs rogner le drap qu'on leur confie, et vous vous parez de ces lambeaux avec peu de discernement. Tenez, monsieur, voyez à quoi vous vous exposez, — vous donnez le droit à tout le monde de vous dire : Non, monsieur, vous n'avez jamais vu le soleil à travers les clématites roses de votre fenêtre.

Parce qu'il n'y a de clématite rose sur aucune fenêtre ; — parce que je vous offre dix mille francs de votre clématite rose.



Et de quoi voulez-vous que je parle — si je ne parle pas de moi ? — Où voulez-vous que je prenne les incidens , les passions , les joies et les douleurs que je vous raconte dans mes livres , — si ce n'est dans ma vie et dans mon cœur : — on n'invente qu'avec le souvenir.



Il y a eu au Luxembourg une exposition d'horticulture , — dans laquelle figurait un œillet de mon nom ; — je ne sais pas celui de l'horticulteur que je dois remercier du plaisir que cela m'a fait.



DE LA TYRANNIE ET DE L'INVIOLABILITÉ

de messieurs les comédiens.

Messieurs les comédiens plus ou moins *ordinaires* persistent dans leur prétentions, non pas d'être bons comédiens, — mais d'être bourgeois estimés dans leur quartier, — gardes nationaux exacts, — bons époux et enterrés au Père-Lachaise.

M. de Longpré a fait une comédie sur les comédiens, les comédiens du Vaudeville ont refusé de la jouer, sous prétexte que leur profession n'y est pas représentée avec les égards convenables. — Je ne connais pas la pièce de M. de Longpré, — mais je le défie bien de nous montrer des comédiens plus ridicules

que ceux que ces messieurs nous montrent quelquefois pour notre argent et aujourd'hui pour rien.

Comment, messieurs, vous acceptez parfaitement des appointemens avec lesquels on paierait six présidens de cour royale et vingt-cinq juges d'instruction, — le dernier d'entre vous refuserait ceux d'un sous-préfet ; — je ne trouve pas cela mauvais, — mais on ne peut séparer la médaille de son revers ; — sans cela, les sous-préfets, les présidens de cour royale et les juges d'instruction joueraient vos rôles et vous feraient jouer les leurs.

Comment, messieurs, vous qui, par état, jouez et ridiculisez tout, les rois, — les prêtres, — les poètes, — les savans, — les médecins, — les diplomates, — non seulement par des comédies, mais parfois aussi par les façons grotesques dont vous les représentez au sérieux, vous avez la prétention d'être seuls à l'abri de la satire. — Allons, messieurs, à notre tour nous réclavons le bénéfice de l'égalité

que vous continuez à demander du haut de votre supériorité actuelle.



M^{lle} Loëve, fort jolie personne, a eu beaucoup de succès dans divers concerts, — entre autres au dernier concert de M^{me} Merlin, — chez laquelle on fait de si belle musique et où on a le droit d'être exigeant ; — elle a beaucoup de distinction, — de l'ame, — un grand talent. M^{me} Stoltz est accusée d'avoir employé toutes sortes de maléfices pour l'empêcher de jouer à Paris ; — elle est engagée à Londres.

Elle nous reviendra moins jeune, moins jolie, fatiguée ; — et comme M^{me} Stoltz ne durera pas toujours, — on paiera alors M^{lle} Loëve vingt fois plus cher — pour les succès qu'on l'aura envoyé obtenir ailleurs et pour les ennuis qu'on lui a donnés ici.

M^{me} Stoltz a laissé engager M^{lle} Nathan et M^{lle} Heinefetter.



On reprochait à M^{me}*** d'être un peu sévère pour un de ses amis, — lequel est, il faut le dire, un de ces caractères bourrus, désagréables, pour lesquels il faut toujours se rappeler qu'ils sont les plus honnêtes gens du monde pour pouvoir les supporter un instant.

Il vous est si dévoué, lui disait-on, — il se jetterait à l'eau pour vous sauver ; — que voulez-vous ? reprit M^{me}***, je ne me noie jamais et il m'ennuie toujours.



M. Bertrand, — dont j'ai raconté la fin déplorable il y a deux mois, n'est pas si pendu que je l'avais cru, — il a pris au contraire la direction du *Journal des chasseurs*, un des plus amusans recueils que je connaisse; — il n'en est pas moins la *bête noire* de ces messieurs de la Liste Civile. M. de *Sahune* a dit qu'il donnerait plutôt sa démission au roi, qu'une permission à M. Bertrand. — M. de *Fos* en a perdu le sommeil; — enfin pour éviter qu'il soit introduit par ruse dans les forêts de l'État — on va faire une nouvelle rédaction de permission — au nombre des défenses expresses expliquées, sur chacune on ajoutera celle d'emmener M. Bertrand.

M. Bertrand ne se rappelle d'avoir tué depuis 1850 — sans jamais avoir été pris par les gardes, — quoique l'objet d'une surveillance spéciale — que 150 mauvais chevreuils.



Maintenant, que les journaux nous ont fait assez de récits prodigieux sur les succès, — que dis-je, sur les triomphes de M^{lle} Elssler, aux Etats-Unis ; — qu'ils nous ont montré assez de magistrats dételant les chevaux, s'attelant à la voiture et la traînant au théâtre, — il est bon de dire la vérité : — M^{lle} Elssler n'a pas même pu obtenir qu'on abolît pour elle l'usage de faire cirer et frotter les planches du théâtre ; — elle a objecté qu'elle se tuerait ; — on lui a répondu un peu brutalement que cela serait malheureux, — mais que si on ne cirait pas le théâtre ce serait inconvenant, et qu'entre une inconvenance et un malheur on ne pouvait pas hésiter, — qu'ainsi on continuerait à cirer et à frotter.



J'ai inutilement demandé à l'administration du timbre qu'on fit un timbre particulier pour les livres, — qu'il s'agit, je crois, non pas de salir, mais de marquer. — A la Chambre

des Députés, il a été un moment question d'apposer un poinçon, une sorte de timbre sur les châles de Kachemyre, — on a repoussé la proposition parce que cela gâterait les châles.



Je vais probablement adresser une pétition à la Chambre à ce sujet, — mais il y a là plus de marchands de châles et de représentans de marchands de châles que d'écrivains, — et cela ne servira qu'à faire constater la supériorité des châles sur les livres.



J'ai vu dans un article de modes — les noms de deux nouvelles étoffes ; — l'une qui se vend chez Delille, s'appelle *ailes de guêpes*, — l'autre, je ne sais où, — s'appelle *baarpoor*. —

Comment aller demander du baarpoor, — comment se rappeler cela, — et ensuite comment le prononcer ?



Pour des raisons de librairie — que mon éditeur m'explique longuement et dont je vous fais grace, — vous ne recevrez le *volume* contenant un roman — qu'avec le dernier numéro de l'année (octobre).



Il s'est glissé, à l'imprimerie, dans un certain nombre d'exemplaires du mois dernier, — des transpositions qui ont rendu plusieurs pages inintelligibles; — on envoie avec celui-ci, aux abonnés dont on connaît les adresses, un nouvel exemplaire de ces pages; — les autres personnes qui auraient rencontré les mêmes fautes dans leur volume, sont priées de le faire savoir au bureau, rue Vivienne. (Franco.)



MUSÉE DU LOUVRE.

Ici encore, je n'ai ni le droit ni l'intention de répéter ce que j'ai dit l'année dernière sur ce sujet. — Vous me permettrez de vous renvoyer au volume des *Guêpes* d'avril 1840, page 58, — où vous trouverez des choses fort bonnes à lire.

J'ajouterai à ce que j'ai dit alors sur le jury, que ce n'est pas à MM. Garnier, Picot, Bidauld et autres académiciens de l'école de David pour le moins, que je m'en prendrais de

la partialité quelquefois choquante de leurs jugemens. — Mais à MM. Horace Vernet, Delaroche, Blondel, Abel Pujol, Hersent, etc., qui, portés par la jeune école, s'abstiennent d'assister aux délibérations du jury, sous prétexte d'indignation, — et laissent sans contrepoids et sans protestation les décisions de leurs confrères plus assidus, — semblables en cela aux gens qui ne soignent pas leurs amis malades, sous prétexte de sensibilité.



Joignez à cela que MM. Ingres et Schnetz sont tous deux en sens inverse sur la route d'Italie.

L'année passée, le duc d'Orléans a acheté un tableau de M. Rousseau, paysagiste habituellement repoussé par le jury.



Cette année, — mon ami Couveley avait envoyé deux tableaux, résultats d'études très intéressantes, faites dans un voyage récent dans l'Orient; — le premier, acheté par M. Aguado, avait été loué par le roi lui-même; — le second était une esquisse de très petite dimension, à peine terminée et sans aucune importance aux yeux de son auteur, — le jury a accepté l'esquisse et refusé le tableau. — Couveley a fait savoir à M. Aguado qu'il lui rendait sa parole et ne le considérait pas comme obligé de prendre son tableau déshonoré. — M. Aguado a eu le bon goût de s'en rapporter à lui-même et de répondre qu'il gardait la parole et le tableau de Couveley, — et que de plus il permettrait qu'il fût visité dans sa galerie.



Un autre de mes amis, — Ferret, — l'homme le plus consciencieux dans son travail,

le plus dénué d'intrigue, — qui a exposé depuis plusieurs années des œuvres de peinture sévère, qui ont attiré l'attention des peintres et des connaisseurs, a été repoussé.



M^{me}*** avait présenté quatre tableaux peints par elle, deux sous son nom, deux sous le nom de ses élèves, — on a accepté les derniers et refusé les autres. — Un des tableaux refusés est exposé chez Giroux, — avec une inscription constatant le fait, etc., etc.



Je vais maintenant vous parler au hasard des quelques tableaux qui ont attiré mon attention, dans les visites peu fréquentes que

j'ai faites au Louvre, — pour les raisons que j'ai déduites l'année dernière.

196. — Chinois qui d'abord ont l'air d'être peints par eux-mêmes, comme les Français de M. Curmer, — mais en réalité le sont par M. Forget.



1429. — Deux joueurs d'échec, par M. Meissonnier, — c'est un petit tableau grand comme une tabatière, — mais plein d'esprit et de finesse.



2018. — Portrait en pied de M^{me} la duchesse de Nemours, par M. Franck Vinterhalter. — On sait assez que la duchesse de Nemours est une très charmante personne. — Je ne trouve

pas que M. Vinterhalter ait réussi dans toutes les parties de son ouvrage ; — tout ce qui est costume est peint d'une façon remarquable, — les fleurs qui entourent la princesse sont rendues avec une rare perfection et une grande richesse, — mais le ton de la chair manque de distinction.



1057. — *Le Relancé du sanglier*, par M. Jadin. — Magnifique cadre de bois sculpté. — Un des chiens n'a que trois pattes. — La funeste habitude qu'a prise M. Jadin de ne donner que trois pattes aux chiens est encore bien plus évidente dans le tableau 1056 : *Hallali*, — cadre encore plus beau que le précédent, — c'est le même, doré.



24. — *Les Bergers de Virgile*, par M. Ali-gny, sont d'un vert que j'ai eu le plaisir de ne jamais rencontrer jusqu'ici sur des figures hu-maines. — On me dit que cela a du style, — je laisse dire.



1050. — Une fantaisie de Tony Johannot; une des figures n'est pas aussi jolie que celles qu'il fait d'ordinaire; — elle est surtout trop grande; — les accessoires sont peints avec beaucoup de bonheur.



1717. — 1719, — par M. Robert Fleury, — les deux meilleurs tableaux de cette année à mon sens, — de la pensée et de la peinture. — C'est bien beau. — Je ne connais rien de plus beau, excepté les pastels si distingués, si

purs, si nobles de M. Maréchal, de Metz, 1772,
— 1775, — 1774.



547. — Cette toile représente le portrait —
d'un magnifique canapé de velours cramé. —
— Je voudrais qu'on ôtât le monsieur que l'on
a mis dessus et qui me dérobe une partie du
canapé.



704. — *Une Chasse au Lion.* — Une des
manies des peintres est de donner au lion la
figure humaine. — Qui veulent-ils flatter? —
Un des lions de M. Finart a l'attitude d'un
homme qui, dans un duel, les bras croisés,
attend que son adversaire ait fait feu sur lui.
— Il y a bien aussi un cheval bleu, — mais

comme je ne suis pas allé en Afrique, — je ne puis prendre sur moi d'affirmer qu'il n'y a pas de chevaux bleus en Afrique.



1151. — A la bonne heure : — voici une *Madeleine repentante*. — On nous fait toujours des Madeleines ravissantes de beauté, de jeunesse et de fraîcheur, — comme si on se repentait d'autres péchés que de ceux qu'on ne peut plus faire, — comme si on allait encombrer à la fois sa vie de crimes et de remords. — Les remords d'une belle femme, ce sont des regrets. La *Madeleine* de M. Laby — est à l'âge et dans l'état d'avarices où une femme peut se repentir sans que personne le puisse trouver mauvais.



1047. — Un monsieur laid et mal peint.



646. — Le ciel reflété dans l'eau de ce paysage a plus de solidité que le ciel réel, — qui a l'air d'être le reflet de l'autre.



1060. — Portrait d'un pâté de jambon.



1822. — Ce tableau représente des lions à deux fins. — C'est un animal ressemblant à la fois au lion et au chameau.



209. — Un portrait de femme. — Je ne dis que cela, et je gage qu'on ne m'en saura pas gré.



680. — M. E. L. dans un désert, avec des éperons et une cravache. — La vue s'étend à trois lieues, et on n'aperçoit pas le moindre cheval:



108. — *Attaque du Teniah.* — Ce tableau est de M. Bellangé. — Malgré l'énorme et désagréable quantité de couleur garance dont il est tacheté par le sujet, il a des qualités remarquables. — Les hommes tués et blessés sont bien tombés. — Les terrains sont très bien peints.

1459. — A la bonne heure, voici la mer.



1575. — *Ève et le Serpent*. — Ève est rose
vif, — le serpent lilas ardent, — l'arbre vert
furieux. — Une grande plante assez bien
peinte jaune féroce. — L'arc-en-ciel ferait
soupçonner Dieu d'être élève d'Ingres, si on
le compare à ce tableau. — Théophile Gautier
me dit que c'est très beau. — Je n'en crois pas
un mot, — mais je trouve charmant les vers
qu'il nous a récités l'autre jour, et que j'écris
ici pour qu'ils ne soient pas perdus, car il les
oublierait.

Oui... j'admiraïs ton oreille divine,
Tu m'avais bien compris, l'éloge se devine.
Qu'elle est charmante à voir sur les bandeaux
[moirés
De tes cheveux anglais si blonds et si dorés !
Jamais Bevenuto, dieu de la ciselure,
N'a tracé sur l'argent plus fine niellure ;

Ni dans l'anse d'un vase enroulé d'ornement
 D'un tour plus précieux et d'un goût plus charmant ;
 Epanouie au coin de ta tempe bleuâtre,
 Elle semble, au milieu de ta blancheur d'albâtre, —
 Une fleur qui vivrait, — une rose de chair,
 Et ne coquille prise à l'écrin de la mer.
 Comme en un marbre grec — elle est ronde et petite
 Et le moule en est pris sur celle d'Aphrodite.
 Bienheureux le bijou qui de ses lèvres d'or
 Mord son lobe de rose, et plus heureux encor
 Celui qui peut verser — ô faveur sans pareille !
 Dans les contours nacrés de sa conque vermeille,
 Tremblant d'émotion, pâlisant, éperdu,
 Un mot mystérieux d'elle seule entendu.



2013. — Voici un tableau aussi charmant que ceux de MM. Robert, Henry et Maréchal ; — c'est une grande mare l'hiver, par M. Wickembourg ; quelle vérité, quelle perfection, — la glace y est glissante.

Combien est au dessous de cela M. Biard

qui a mis au salon tant de tableaux où la glace joue le premier rôle, qu'il y fait froid.



26. — Ceci a encore ses admirateurs, — c'est un rond de papier rose dans un rond de papier d'or qui est dans un carré de papier bleu.

M. Amaury Duval, — jeune peintre fort estimé de ses confrères, — a encore exposé un portrait de M^{me} Véry — qui est une très belle personne. — Je ne sais vraiment pas comment je l'ai reconnue, — toujours est-il que je ne voudrais pas qu'elle le sût.



1892. — Portrait d'un foulard, — d'une touffe de capucines et d'une blanchisseuse. — La

blanchisseuse et la touffe de capucines ne valent pas grand'chose ; — le foulard est *réussi* — assez pour indiquer à l'auteur sa véritable vocation. — Il peint très bien les foulards.



210.— Une figure, par M. Louis Boulanger. — Tant pis pour vous, madame, pourquoi vous faites-vous peindre et exposer ; — je dirai que vous avez la figure d'une poupée d'enfant, — que vos mains, qui sont belles et bien peintes, ont tort de faire tourner leurs pouces ; — quant à votre robe qui paraît être de papier peint, — ce doit être la faute de M. Louis Boulanger.



1745. — Tant pis pour vous aussi, madame. je dirai que vous êtes bleue.



1057. — Poissons rouges très bien faits, — beaucoup les préfèrent dans le bassin des Tuileries.



Mon voisin M. Alaux et M. Galait ont fait chacun un tableau très estimé. — Les peintres préfèrent celui de M. Alaux ; — moi, j'aime mieux celui de M. Galait, quoiqu'il ait fait mieux d'autres fois.

Je continue à ne pas me rendre compte des tableaux de M. Delacroix. — La composition

de la prise de Constantinople ressemble beaucoup à celle de la justice de Trajan de l'année dernière : — le groupe des cavaliers est assez beau ; — il y a là dedans, à la fois, de l'harmonie et une confusion qui fatigue. — Dans le tableau du naufrage, la mer est perpendiculaire ; — je la préfère horizontale, mais cela vient peut-être de ce que je l'ai toujours vue ainsi. Je n'aime pas beaucoup la peinture de M. Delacroix, ceci n'est pas un blâme, c'est une façon de sentir. — Je lui rends néanmoins la justice de dire qu'il est original et toujours lui-même, — et qu'on reconnaîtrait au milieu de deux mille toiles une esquisse de lui grande comme la main.



Encore un mot sur six petits tableaux de M. Gudin dans un même cadre ; — plusieurs sont fort jolis — sur un tableau de M. Trouillot et sur un de M. Bouquet — et sur une

petite, toute petite toile de M. Diaz d'une couleur féérique — il y a une jolie figure dans le petit tableau de M^{lle} Serret. — Le pauvre cadre de bois, si simple, qui entoure l'étude de femme de M. Jourdy, m'a fait désirer tout d'abord que son tableau fût bon, et j'ai été heureux de voir toutes les excellentes qualités de sa peinture. — J'en oublie des meilleurs et sans doute aussi des plus mauvais, mais j'ai la tête brisée, — je m'en vais, — je paie à la peinture chaque année un tribut de cinq mi-graines, — celle-ci est la cinquième, je suis quitte, — adieu.

Ag. Serret *Kerr*

VA 2 1506942